

Grégoire Meursault

Etienne & Serge



Sommaire

Sombre samedi	5
Rue de Condé	17
La chute	19
Charleville	35
Les sushis	55
Les affres de la création.....	67
La résurrection.....	79
Le veau d'or.....	103
Zelda.....	117
L'orage, suivi de « l'homme sans visage »	129
Le facteur sonne toujours deux fois	155
La maison de poupées	161
Seigneur et saigneur	169
Proposition indécente	179
Les illusions perdues	185
Genèse	191

Sombre samedi

Il était une fois un samedi après-midi de printemps idéal. Le petit bourg de province, comptant dix-huit mille trois cent vingt-huit âmes depuis le dernier recensement officiel, brillait de mille feux sous les pâles rayons du soleil printanier et chacune de ses marionnettes vaquait à ses occupations dans un ballet minutieusement réglé, aussi bien côté cour que côté jardin.

Le vacarme des tondeuses à gazon se faisait entendre dans toute la nouvelle zone pavillonnaire construite à l'orée de la ville. Les propriétaires de ces clapiers standards de cent mètres carrés, comprenant un séjour, une terrasse dallée de vingt mètres carrés, une cuisine américaine de mauvaise facture, un vaste séjour d'une trentaine de mètres carrés, une salle d'eau avec douche italienne, trois chambres à coucher, et un jardinet de 300 mètres carrés, s'affairaient dans des accoutrements grotesques derrière leurs engins pétaradant et mal odorant, afin que leurs pelouses soient aussi lisses et nets, que leurs mornes existences. Leurs rêves, compris entre quatre et six pourcent d'intérêts selon les établissements d'usure, faisaient d'eux une sorte

d'aristocratie mal fagotée à laquelle ils étaient fiers d'appartenir, « la France des propriétaires », vœu pieu et promesse désuète d'un président de la république en mal d'inspiration lors de sa précédente campagne électorale. Pour tuer le temps, flinguer l'ennui et trouver un peu d'évasion, la marmaille mâle du lotissement s'abrutissait devant des jeux vidéo à l'intrigue étriquée, pendant que les petites femelles, quant à elles, jouaient à *la parfaite maîtresse de maison* en utilisant leurs ustensiles ménagers factices avec beaucoup de dextérité. Leurs imaginaires étaient peuplés et pollués de table à repasser le linge, d'aspirateurs et de fours à micro-ondes en plastique. Une fois leurs tâches ménagères virtuelles accomplies, ces petites fées du logis prépareraient un thé virtuel pour un goûter virtuel afin de recevoir, comme dans la bonne société, leurs « Barbie » et leurs « Ken » émasculés en attendant que leurs mères rentrent du supermarché.

Un groupe de cyclistes se tiraient la bourre sur la grande artère qui menait au cœur de la ville. Ils se voyaient gratifier de noms d'oiseaux à chaque fois qu'un automobiliste parvenait à les dépasser au prix d'une périlleuse manœuvre. En guise de réponse, les *sportifs du dimanche* n'hésitèrent pas à dresser leurs majeurs, avant de se redresser sur leurs selles, et de repartir en danseuse au beau milieu de la circulation dense.

Maître Duvalier, avocat au barreau depuis trente ans, avait, de son bureau situé au troisième étage, une vue panoramique sur la place et le parvis de la très belle église de style baroque. Il pouvait y observer ce qui s'y passait avec une certaine hauteur. *Le vieux baveux* bavait devant la jeunesse et la beauté insolente d'un couple de mariés, sortant de l'austère édifice

sous une pluie de grain de riz et d'acclamations. Cette vision anachronique, non loin de l'attendrir, le réconforta dans son choix de carrière. Grâce à ces gens qui privilégiaient la tradition à la raison en se prononçant solennellement « amour et fidélité » pour un bail minimum de cinquante ans au regard de l'espérance de vie moyenne, il savait qu'il pourrait encore longtemps entretenir sa somptueuse villa située à deux pas du manoir de son ami, Etienne, qu'il pourrait encore longtemps couvrir de bijoux et d'attentions sa jeune concubine d'origine slave à peine sortie de l'adolescence, Lola, aux cheveux noirs *Soulages* et aux interminables jambes galbées, et qu'enfin, il pourrait encore longtemps parader au volant de son rutilant fauve « vert anglais ». Son cynisme le rendait guilleret. Maître Duvalier, tirant de grosses bouffées sur son cigare, porta son regard sur la petite place de l'église qui était bordée de peupliers. Perché dans son nid d'aigle, rien ne pouvait lui échapper. Il savourait avec délice cette tranche de vie, bien décidé à n'en laisser aucune miette. Le vieux rapace détourna son regard acéré vers un groupe de retraités à la peau tannée qui s'adonnait à une partie de pétanque. Tous les habitants du bourg les surnommaient le « *clan des siciliens* » en raison de leur origine transalpine. Ils étaient arrivés dans l'hexagone au début des années soixante avec l'espoir d'une vie meilleure comme seul bagage. Tous trouvèrent rapidement un emploi au sein de la cimenterie ; cet ogre industriel, aujourd'hui défunt, avait eu un appétit pantagruélique durant les trente glorieuses. Son besoin en chair fraîche avait été incessant et nombreux furent les macaronis qu'elle engloutît et digérât.

Le vieux tireur tentait un carreau sous les *piques* de ses partenaires de jeu. Agacé par les railleries de ses camarades, son sang ne fit qu'un tour. Il les invectiva avant de lancer la lourde boule en métal qui, parsemée de petites tâches de rouille, s'écrasa sur un trèfle à trois feuilles, à deux encablures de la boule à dégager. Satisfaits de leurs effets, ses collègues s'esclaffèrent en prodiguant de grands gestes théâtraux, tandis qu'il pestait dans son coin. Lassé par cette *Commedia dell'arte*, Maître Duvalier écrasa son cigare dans un petit cendrier rond posé sur le garde-fou métallique, puis referma sa fenêtre. Rideau. Derrière la fenêtre close, les bruits confus de la place se transformaient en murmures distingués, rebondissant contre le calfeutrage en velours rouge des murs.

Il était une fois un samedi après-midi de printemps idéal.

La *brasserie du centre*, jouxtant l'hôtel de ville à sa gauche et l'*hôtel de France* à sa droite, ne désemplissait pas. Sa monumentale terrasse, composée de petites tables bistrots assorties à des chaises à dossier haut en osier, était littéralement prise d'assaut. Les garçons, en grand uniforme de service (complet noir, chemise blanche, nœud papillon rouge, souliers noirs vernis et bourse à la ceinture), se faufilaient agilement, plateaux à la main, entre le dédale de tables et le brouhaha de la clientèle venue profiter des premiers rayons de soleil. Les élégantes clientes, masquées derrière leurs lunettes noires, étaient assises jambes croisées avec à leurs pieds, chaussés du dernier chic parisien, leurs emplettes d'un côté, et leurs amis, amants ou maris de l'autre. Elles se plaisaient à tirer de petites bouffées sur leurs cigarettes américaines, tout en commentant leurs achats

de l'après-midi. Ce petit microcosme provincial, constituant une grande part de la clientèle de la *brasserie du centre*, s'adonnait au plaisir simple de déguster un *cappuccino* ou une part de *saint-honoré* en terrasse, afin de voir et d'y être vu.

C'était le coup de feu au sein de la boulangerie-pâtisserie des époux *Grousset*. L'agitation du laboratoire couvrait aisément le son des cloches de l'église pourtant située à deux pas. Pendant que Monsieur, manches relevées et front luisant, enfournait une nouvelle fournée de bâtons à l'aide de son apprenti, Madame emballait à la chaîne, dans de jolies petites boîtes colorées en carton, les délicatesses sucrées et chocolatées qui seraient consommées ce dimanche à l'heure du café.

Pour Mademoiselle Garnier, propriétaire d'une boutique de chaussures, le *gros* de la journée était passé. A cette heure de l'après-midi, ses clients se trouvaient en majorité à la *brasserie du centre*. Elle n'espérait plus réaliser de grosses ventes et se mit à remettre en place toutes les chaussures dépareillées qui traînaient aux quatre coins de sa petite échoppe, un peu comme dans une chambre d'adolescente. Son tiroir caisse avait livré une douce et longue symphonie en ce samedi ensoleillé, et ce serait le cœur léger qu'elle irait porter sa recette à la banque dès la réouverture de celle-ci en début de semaine. Libérée pour un temps de ses préoccupations financières si terre à terre (il fallait dire que son chiffre d'affaires s'était littéralement effondré pour atteindre des profondeurs abyssales), elle pouvait désormais songer à son rendez-vous galant du soir avec *cheval de feu*, un homme « rencontré » sur internet, portant une queue de cheval d'après sa

description physique. Dans son for intérieur, elle espérait que sa queue de cheval ne faisait pas uniquement référence à sa coupe de cheveux... Cette lubrique pensée lui rougissait tout le visage.

La brigade de gendarmerie trônait au bout de l'avenue *Jean Jaurès*, avenue rebaptisée ainsi après la victoire des alliés en 1945. Pendant l'occupation allemande, elle portait le nom du *Maréchal Pétain*. Le bâtiment à deux étages, abritant les militaires, avait été édifié en 1941 et inauguré par de grosses pontes du régime de *Vichy*. Les six geôles, renfermant hier de valeureux résistants, dénommés « terroriste » à cette époque vert de gris, étaient aujourd'hui, en ce magnifique samedi après-midi, désespérément vides. Il semblait que même les délinquants du cru avaient pris part à l'élan de joie dont la brigade était l'objet. L'adjudant-chef Pustule, massif gaillard de plus d'un quintal, faisait valoir ses droits à la retraite après vingt années de service dans la gendarmerie territoriale ; vingt années quasi sacerdotales à courir après de dangereux criminels : des chauffards, des soiffards et parfois même des cambrioleurs !

Il avait organisé une petite sauterie en compagnie de ses proches et de l'ensemble de ses subordonnés, qu'il avait réuni dans son bureau transformé en salle de réception pour l'occasion. Il ne manquait à l'appel que sa femme (qui passait le plus clair de son temps à baiser avec de jeunes minets), une patrouille sillonnant les environs et le « bleu » – fraîchement débarqué de Martinique – qui était de corvée de balayage. Tout le monde était à sa place...

Les verres à moutarde s'entrechoquaient de plus en plus rapidement et les propos devenaient de plus en plus graveleux, à mesure que le *jaune* se mélangeait

au *bleu*. Quatre volumes de pastis pour un volume d'eau, la Gendarmerie Nationale ne mégotait pas avec les proportions. Entre deux propos grivois, terme policé pour édulcorer le terme de saloperie, l'émetteur-radio se mit à gueuler :

– Ici pastaga, Ici pastaga, j'appelle autorité, répondez autorité !

*Le juteux*¹ réclama le silence, qu'il eût du mal à obtenir en raison de l'alcoolisation avancée de *l'assemblée*. Une fois le silence obtenu, il se saisit du petit micro à l'aide sa grosse main velue. Il hurla dans le microphone :

– Ici autorité, j'écoute. Parlez pastaga.

– Autorité ? Mon adjudant-chef ?

– Affirmatif, ici Pustule (!). Parlez !

– Mon adjudant-chef, nous sommes sur un accident de la route qui s'est produit sur la route départementale. Ce n'est pas beau à voir, le véhicule s'est enroulé autour d'un platane. Les pompiers sont déjà sur place. Ils essayent de désincarcérer le conducteur.

– Quel est votre avis ? Reste-t-il un espoir que le conducteur soit encore en vie ?

– Au regard de l'état de véhicule, je ne le pense pas mon adjudant-chef.

– A-t-on des éléments ? Des témoins de l'accident peut-être ? L'adjudant-chef Pustule se retourna vers ses subordonnés redevenus bruyant. Il les apostropha de manière plus violente qu'il ne l'avait fait précédemment :

¹ terme issu du jargon militaire signifiant adjudant-chef

Vos gueules bordel de merde ; je n'arrive pas à entendre distinctement ce que me dit l'autre *couille de loup* !

Le silence, régnant à nouveau dans son bureau, lui permit d'entendre la réponse fournie par le militaire présent sur les lieux de l'accident :

– Affirmatif mon adjudant-chef. Voici ce que nous savons d'ores et déjà : Primo, il s'agit d'un *SUV* de marque allemande immatriculé à *Paris*. Secondo, nous avons recueilli le témoignage d'un groupe de cyclistes. Ces derniers auraient vu le véhicule sortir de la route afin d'éviter un animal. Cependant, ils ont été dans l'incapacité la plus totale à nous déterminer le signalement précis de l'animal. Mais d'après leurs dires, je pense qu'il doit s'agir d'un chien errant.

– Reçu ! Gardez-moi les cyclistes sous le coude, j'arrive de suite sur les lieux de l'accident. Terminé.

– Reçu mon adjudant-chef !

Tandis qu'il enfilait sa veste, l'adjudant-chef Pustule fut à nouveau contacté par son subordonné qui avait une importante information à lui communiquer :

– Mon adjudant-chef ! Mon adjudant-chef ! Répéta-t-il nerveusement. Les pompiers ont réussi à désincarcérer le corps, il semblerait que le conducteur soit mort, je répète, il semblerait que le conducteur soit mort...

– Saloperie de *Parisien* ! Il faut qu'il nous fasse chier lorsque je fais mon pot d'adieu. Il n'aurait pas pu se planter demain ! Non mais quel idée de claquer un samedi après-midi ! Répondit l'adjudant-chef en hurlant.

Il était une fois un samedi après-midi de printemps idéal.

Dans le square *Léon Gambetta*, situé dans le prolongement de l'avenue *Jean Jaurès*, se bécotait un couple d'amoureux installé sur un banc public pendant qu'un vieil homme, coiffé d'un chapeau de paille, s'enivrait avec gourmandise et passion des vers d'*Alcool*, à l'ombre d'un chêne qui était trois fois centenaire.

Sur l'allée, blanche et rose, qui transperçait le square *Gambetta* de part en part, flânaient silencieusement un père et sa fille, bras dessus, bras dessous. Toute conversation entre eux eut été superflue. Ils se contentaient de progresser lentement en posant un regard émerveillé sur les merveilles qui s'aggloméraient dans ce parc. Même le chant des oiseaux s'était associé au bourdonnement des insectes pour former une mélodieuse sérénade qui semblait les envelopper dans un châte doux et soyeux. Ils transcendaient leur simple statut de mortel le temps de ces brefs instants subtils. Cet état de grâce prit fin lorsque le prénom de « Justine » se fit soudainement entendre. La jeune grâce fut alors irrésistiblement attirée par cette voix qui paraissait parvenir d'outre-tombe en raison de son caractère roque. Dès lors, son regard noisette se fixa sur un charmant jeune homme marchant derrière-elle. Son visage s'illumina instantanément et ses lèvres, parfaitement dessinées, laissèrent leur empreinte parfumée sur les joues de son *papa chéri*, avant qu'elle ne se détachât de lui pour rejoindre celui qui semblait être le nouvel élu de son cœur. En regardant son *Eurydice* s'éloigner ainsi de lui, il prit subitement conscience de ce temps qui s'était écoulé trop vite à ses yeux. Désormais devenue

une adorable jeune femme, « d'autres » la convoitaient, cela était dans l'ordre naturel des choses. Cependant, le fait que sa fille ne l'ait plus comme unique héro semblait le précipiter vers une abyssale mélancolie. Il aurait aimé lui dire que tous les hommes deviennent invariablement « cons » à l'usage, mais à quoi bon ? Il savait qu'elle se devait de vivre ses propres expériences à présent et que celles-ci la feraient inexorablement souffrir, mais il savait aussi qu'à chaque fois qu'elle aurait un bleu à l'âme, sa *Justine* reviendrait alors vers lui afin d'épancher les *malheurs de sa vertu*. Il sourit alors, et se dit intérieurement, qu'en ce qui concernait l'Homme, on pouvait admettre que ses premiers signes de vieillesse apparaissaient lorsque sa fille atteignait ses treize printemps.

Il était une fois un samedi de printemps idéal...

A l'arrière du square *Léon Gambetta* se trouvait un manoir dont les imposantes portes-fenêtres avaient été laissées grandes ouvertes. Les rayons du soleil printanier investissaient les différentes pièces composant le rez-de-chaussée de l'édifice, et plus particulièrement, l'imposante salle de réception aux murs noirs. Dans un coin de celle-ci, un *mange-disque*, disposé sur un petit secrétaire en acajou sous le regard mélancolique de « la jeune fille à la perle² », livrait avec parcimonie et précision, à la vitesse de trente-trois tours à la minute, la poésie musicale et chantée de *Ronsard 58*. Un immense et profond sofa en cuir de buffle jaune, faisant face aux jardins en fleur, était la couche de l'archange qui occupait les lieux silencieusement. Au pied de sa couche gisaient,

² cf. chapitre « Genèse ».

parmi les éclats de verre, les cadavres de *deux veuves à l'étiquette jaune*. Sur une table basse en verre, deux flûtes étaient abandonnées entre un smartphone et une pléiade de télécommandes. Un petit miroir de poche, placé entre une carte de crédit dorée et un billet de banque mauve roulé à la manière d'une paille, laissait apparaître trois sillons de poussière d'ange sur son dessus...

Les yeux noirs de l'archange étaient écarquillés. Ils semblaient contempler l'infini. Un petit torrent pourpre ondulait avec indolence de sa narine droite. Son visage, d'une troublante pâleur, faisait paraître une sorte d'émouvante souffrance extatique, ce qui conférait à ce personnage, le caractère d'un sujet quasi mystique.

Il était une fois un samedi après-midi de printemps idéal...

Rue de Condé

Le dallage à grands carreaux noirs et blancs de l'appartement de la rue *de Condé* avait subi les outrages de la fête qui eut lieu la vieille et qui se prolongea jusqu'au passage des hommes en combinaison verte perchés à l'arrière d'un camion à benne. Le maître des lieux, Serge, que l'on surnommait le *beau Serge* en raison de son admiration pour le travail de *Claude Chabrol*, avait convié les habitués pique-assiettes qui constituaient sa cour, afin de fêter l'adaptation au cinéma de l'un de ses romans, intitulé le *cendrier*, par un cinéaste qu'il tenait en estime. Une bonne nouvelle étant généralement accompagnée d'une moins bonne, Serge avait appris la disparition *du héros de son enfance* la veille de sa petite sauterie. Alors que lui-même traversait une sévère crise de foi, son proche parent avait succombé à un effroyable cancer du foie. Cette funeste nouvelle avait profondément entamé son moral...

Serge naviguait à vue dans le brouillard formé par les centaines d'américaines qui s'étaient consumées durant la nuit, à la recherche de son *Zippo* et d'une aspirine pour calmer la violente migraine qui faisait résonner *Big Ben* dans sa tête depuis son réveil. Il traversa le séjour contre vents et marées, pour rejoindre sa cuisine. Il naviguait à vue en évitant les écueils de bouteilles vides

et de boîtes à pizza qui s'étaient échoués dans les tréfonds de son salon. Il aperçut même, à tribord près d'une fenêtre, une belle naufragée qui en écrasait sec. Il alluma son poste de radio et inséra une capsule verte dans sa machine à café italienne. *France musique* jouait *Rhapsody in blue* pendant que l'italienne, arrivée à bonne température, laissait couler de sa bouche chromée, un léger et odorant filet noir et or dans la tasse à moka orange qu'elle maintenait maternellement en son sein. Serge, qui dégustait gorgé après gorgé son arabica relevé d'un soupçon d'aspirine, rêvassait en observant la vie s'écouler sereinement par la petite lucarne de sa cuisine.

Le tintamarre de son smartphone le sortit brusquement de ses rêveries. L'écran, aux dizaines de milliers de pixels, indiquait qu'il s'agissait d'un appel de son ami Etienne, et que ce dernier avait laissé dix-neuf messages en absence. Serge prit l'appel entrant pendant qu'au même moment, les *lolitas* du lycée *Fénelon* redescendaient la *rue de Condé* en direction des *jardins du Luxembourg*, dans un brouhaha assourdissant mêlé de rires et de cris aigus. Lorsqu'il s'apprêta à raccrocher, les premiers cravatés pénétrèrent dans l'antre claire-obscur du « *Bar* », situé au numéro 27. Serge jeta alors un œil furtif dans le salon qui était plongé dans l'obscurité, la brume s'était dispersée et la naufragée envolée.

« Ne fais pas de conneries Etienne, prends un somnifère et vas te coucher. Je viens te voir samedi et nous aurons tout le loisir de parler de tout cela, OK ? Il faut que je te laisse désormais, prends soin de toi et à demain. Je prends la route pour 14 heures et serai chez toi en milieu d'après-midi » furent les derniers mots que transportèrent les ondes...

La chute

Etienne avait pour habitude de commencer une séance d'écriture par la lecture d'un poème tiré d'une *saison en enfer*, cela lui permettait de se déconnecter du monde alentour et de se plonger dans la concentration profonde qu'exige le travail des lettres. Il avait aménagé l'ancien boudoir de la comtesse *de Marmont*, première propriétaire du manoir qu'il habitait, en une bibliothèque. La voluptueuse alcôve abritait plusieurs centaines d'ouvrages plus ou moins précieux. On y trouvait absolument de tout, de la poésie, du théâtre, des romans, de la philosophie, des ouvrages scientifiques, des ouvrages sur la peinture et même une étonnante édition originale du XVIème siècle consacrée à l'alchimie. Parmi cette multitude de volumes, Etienne aurait pu trouver les yeux bandés le petit livre à couverture blanche qui renfermait quelques uns des plus beaux vers de la poésie française. Il était soigneusement placé entre une réédition de prestige à couverture en cuir rouge des « *fleurs du mal* » et d'une anthologie dédiée au « *Caravage* » que lui avait offert sa marraine pour son treizième anniversaire. Il pouvait ainsi en un

battement de cils mettre la main sur l'ouvrage qu'il consultait machinalement en phase de création.

Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'il se rendit compte que le petit ouvrage avait disparu. Etienne ne comprenait pas. Il avait pourtant juré l'avoir remis à sa place. Pris de panique, il retira un à un tous les livres des rayonnages, en jetant un coup d'œil furtif sur la tranche de chacun d'eux, mais pas la moindre trace d'une *saison en enfer*. Curieux pensa-t-il... Il devait sans doute s'agir d'un malentendu. Madame Leduc, sa femme de chambre, avait dû passer derrière lui et ranger le livre autre part.

Etienne s'assit derrière sa vaste table de travail dépourvue de tout artifice. Sur l'immense plateau en bois de rose du bureau ne figurait qu'un ordinateur portable et un téléphone à l'effigie de *Mickey Mouse*. Il se saisit de la souris la plus célèbre au monde et composa le 06 de sa femme de chambre. Le numéro sonnait dans le vide. Il réitéra à plusieurs reprises l'opération mais ces appels se fracassèrent à chaque fois contre l'affligeante banalité du message automatique d'absence de sa conchita. Il lui laissa une bafouille verbale, lui demandant de le rappeler sur sa ligne fixe dès qu'elle aurait eu vent de son message.

Dès lors, Etienne décida de se tourner vers les nouvelles technologies. Si le bon vieux livre papier se refusait à lui pour le moment, la toile se montrerait, quant à elle, plus docile. Il accéda d'un clic de souris à la page d'accueil personnalisée de son moteur de recherche et tapa les mots clés : « une saison en enfer ». Les colossaux serveurs du géant américain trouvèrent en moins d'une seconde plus de cent mille liens correspondant à sa recherche. La situation semblait être sous contrôle et la crispation d'Etienne